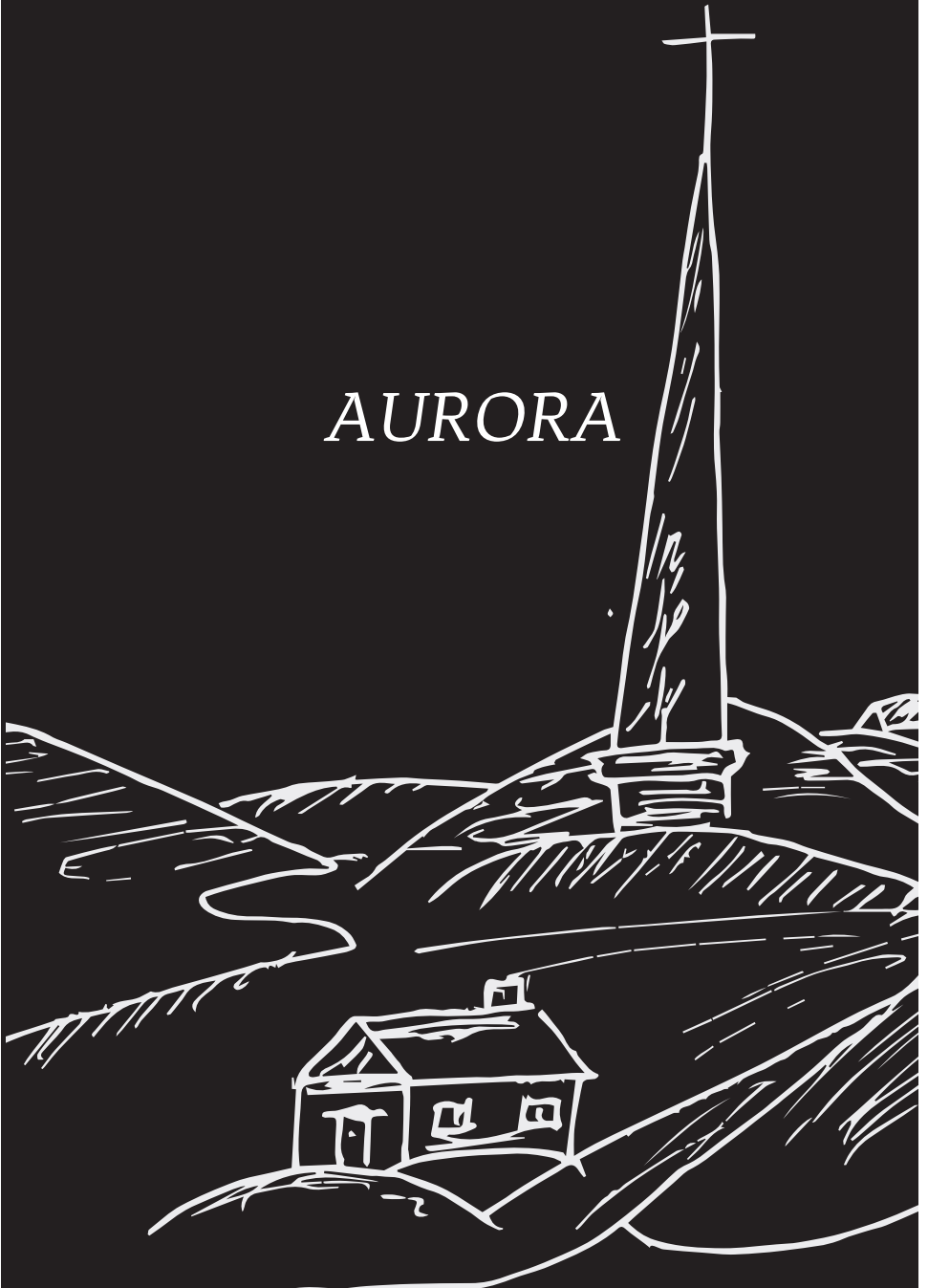


Note liminaire

De la naissance à l'urne funéraire, tels des oiseaux qui rasant le sol, tournent en rond, picorent dans les prés, sautent de branche en branche, construisent leur nid sous l'avant-toit d'un cabanon, nous vivons dans la successivité et la répétitivité de minuscules fragments d'espace. Si nous pouvions joindre l'un à l'autre tous ces fragments, nous serions consternés de constater l'insignifiance ou la petitesse de l'agrégat. Nous avons beau faire des pieds et des mains, remuer ciel et terre, fouler les quatre coins de la planète, chacun de nous n'est qu'une fourmi agitée à l'échelle de la grande fourmilière terrestre. Je suis l'un de ces insectes qui tentent de se rappeler certains bouts d'espaces qu'il a habités, sillonnés et rêvés, dans ce pays qu'il considère le sien, le Québec. Au rythme de mon immixtion par l'écriture dans divers coins et recoins de ce pays, j'éprouve l'impression étrange de me livrer à une sorte d'*effeuillage* progressif pratiqué sur moi (que Dieu vous en garde!) et sur les sites ou les objets spatiaux fréquentés. La géographie que je cultive est en fait une biographie, une « géo-autobiographie » devrais-je dire, dans laquelle je me dévoile tout en dévoilant les lieux et phénomènes qui ont un sens pour moi. Il en va ainsi de cette forme de résonance qu'évoque la géographie. C'est à la mesure de mon vécu, de mes connaissances, de ma sensibilité et de mes trous de mémoire que le monde se révèle à moi et que je me révèle à lui.

AURORA



Mon village natal

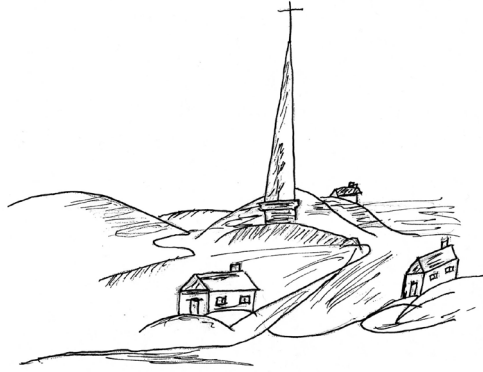
Je ne pense pas que beaucoup d'écrivains se soient penchés sur Saint-Évariste, mon village natal. Trop grisâtre, trop roturier, trop éloigné de tout pour de bons écrivains, qui préfèrent des endroits grouillants et pittoresques, des endroits où il se passe quelque chose. À Saint-Évariste, il ne se passait rien : ni de drames pathétiques, ni d'idylles dorées, ni de meurtres crapuleux, ni de pendus au bout d'une corde, ni de vraies racoleuses arpentant le grand chemin, ni de curé dévoyé. Dans ce nid rocheux de mon enfance, tout le monde allait à la messe le dimanche, débitait mollement le chapelet le soir en famille, ne mangeait jamais de viande le vendredi, confessait ses luxures et ses colères, faisait ses Pâques et se confessait au moins une fois par mois. S'abstenir de l'un ou de l'autre de ces ronrons religieux, c'était vivre comme un dévoyé et être taxé conséquemment de « mouton noir », de « brebis galeuse » de « suppôt de Satan ». Il y avait un de ces infâmes mécréants dans la paroisse. Le curé nous avait mis en garde : il était interdit de lui parler, et même de s'en approcher à moins de cent coudées. Bref, mon village ressemblait

à des dizaines d'autres patelins campés sans trop de discipline dans un segment beauceron du massif appalachien.

La majeure partie de la population tirait sa subsistance d'une agriculture assez chiche, involontairement biologique et écologique, de petits boisés privés, du travail saisonnier dans les forêts des États américains limitrophes et du Nord québécois ou ontarien. Rares, en effet, étaient les familles, souvent nombreuses, qui ne comptaient que quelques membres s'employant, à titre d'entrepreneurs (« jobbeurs »), de bûcherons, de mesureurs ou de cuisiniers, à ce travail saisonnier. Mon père et quatre de mes frères fréquentaient assidûment ces forêts qui me semblaient si lointaines et exotiques.

Notre maison, coiffée d'un toit en forte pente, avec cuisine d'été attenant au corps principal, sans être inélégante (les « bungalows » n'avaient pas encore réussi à supprimer dans les campagnes le bon goût naturel!) ne possédait en rien les attributs d'une résidence princière. À une distance d'environ 50 mètres à l'arrière de la maison s'élevait la grange-étable où nous passions de longs moments à travailler un peu, à faire des sauts à pieds joints dans la paille ou le foin.

L'idée que nous nous formions du monde ne dépassait guère le cadre paroissial. Au centre du village, perchée sur un mamelon coiffant une colline arrondie, se dressait, bien à pic et battue par le vent, l'église de pierre de style vaguement néoclassique avec un haut clocher en aiguille, que nous considérions l'édifice le plus grand et le plus prodigieux du monde puisque nous n'en connaissons pas



d'autres d'une telle envergure! En traversant de l'autre côté de la rue — le mot *rue* nous était étranger, on parlait plus modestement de *chemin*, ce dernier n'était même pas asphalté —, on accédait au magasin Beaudry, qui était le seul véritable concurrent de l'église en matière de fréquentation. On s'y assemblait tous les dimanches, avant la messe, certains y prolongeant leur escale durant l'office religieux, jusqu'à ce qu'une vieille patronnesse vienne leur tirer la manche.

L'une des pratiques dominicales que je déterre de temps à autre de l'oubli porte sur le voiturage entre la maison et l'église. Selon les saisons, l'opération s'effectuait en carriole ou en traîneau tiré par le cheval le plus fringant de l'écurie. Pendant les jours froids de l'hiver, il n'était pas question que la bête fumante de sueur demeurât à l'extérieur durant l'office religieux. Mon père louait donc une stalle dans une grande écurie (un véritable petit parc de stationnement pour chevaux) formant un appendice au

magasin Beaudry. Celui qui avait charge d'y conduire la bête dégageait, tout au long de la cérémonie religieuse, une perceptible odeur de cheval, que nous nous employions à qualifier moqueusement d'« odeur de sainteté »!

Mon village était-il beau, était-il laid? La question ne s'est jamais posée. Ces idées-là, dont on fait aujourd'hui grand bruit, n'agitaient aucunement les esprits. Personne n'aurait imaginé qu'un jour on classerait les villages selon des critères esthétiques, que certains spécialistes autoproclamés dresseraient une liste des soi-disant « 38 plus beaux villages ». Cette façon de jauger des milieux de vie aurait été jugée totalement ridicule et inappropriée. Car ce n'était pas en vertu de tels critères que notre vie s'ordonnait. Notre ancrage était fait de vie familiale et communautaire, d'expériences et de désirs communs, de vibrations concomitantes, de chamailles sans haine avec nos camarades, d'exploration de petits bouts de terroir qui prenait pour chacun un sens profond. C'était la vie qui composait un paysage incomparable et non le paysage qui façonnait la vie.

Quand, aujourd'hui, le hasard ou un coup de nostalgie du « paradis perdu » m'incite à des retours occasionnels à mon village natal, à des fréquences décroissantes dois-je l'avouer, je me sens de plus en plus étranger dans ce paysage que jadis je chérissais. L'émoi du cœur n'y est plus. Mes anciens repères identitaires se brouillent : du magasin Beaudry il ne reste que la carcasse dévitalisée, le couvent des Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie, lieu sinistre où je poursuivis de piètres études primaires, a été livré depuis des lunes

au pic de démolition, l'église autrefois si impressionnante dans mon œil juvénile souffre désormais de nanisme, de la centaine de modestes paysans d'autrefois il ne reste que deux ou trois cultivateurs industriels, le reste des terres agricoles autrefois bien soignées sont en friche. Est-ce moi qui ai changé ou lui ? Il me prend de pasticher Baudelaire en substituant Saint-Évariste à Paris : «Le vieux *Saint-Évariste* n'est plus (la forme d'un *village* / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel)». (*Les Fleurs du mal*)